

Michela Murgia

VOYAGE EN SARDAIGNE

Onze façons de parcourir
l'île qui ne se voit pas

Traduit de l'italien par
Vannina Bernard-Leoni

**de la même autrice
(en français)**

Accabadora, traduction de Nathalie Bauer, Paris, Seuil,
coll. Cadre vert, 2011.

La Guerre des saints, traduction de Nathalie Bauer, Paris,
Seuil, coll. Cadre vert, 2013.

Leçons pour un jeune fauve, traduction de Nathalie Bauer,
Paris, Seuil, coll. Cadre vert, 2017.

Devenir fasciste, mode d'emploi, traduction de Angela Ca-
laprice, Paris, Plon, 2024.

God save the queer: catéchisme féministe, traduction de
Raphaëlle Claudios, Paris, Plon, 2025.

Collection
Sardissimø

éolienne

Préface

Michela Murgia,
« visiteuse de sa propre histoire »
Laure Limongi

Voyage en Sardaigne – onze façons de parcourir l'île qui ne se voit pas est le deuxième livre de l'autrice sarde Michela Murgia (1972-2023), après le récit autobiographique *Il mondo deve sapere*¹ et avant le titre qui l'a fait connaître dans le monde entier : *Accabadora*², un roman qui se déroule dans la Sardaigne de l'après Seconde Guerre mondiale, au cœur d'un village de l'intérieur des terres qui n'existe pas mais le pourrait fort bien – procédé employé par d'autres écrivains sardes tels Giulio Angioni, Salvatore Niffoi ou ailleurs Gabriel García Márquez forgeant le Macondo de *Cent ans de solitude*. *Accabadora* relate l'histoire de deux protagonistes qui font famille sans lien de sang : la jeune Maria Listru et Bonaria Urrai. L'enfant de 6 ans lui a été confiée par sa trop nombreuse famille comme « fille d'âme », la couturière veuve et sans enfants, trouvant ainsi une descendance à qui transmettre son savoir. Le roman de formation de Maria est aussi celui du lecteur qui découvre des traditions et coutumes sardes faisant coexister nécessités pratiques, réminiscences païennes et dimension magique. Les grandes lignes de l'œuvre

TITRE ORIGINAL :

Viaggio in Sardegna (2008)

© 2011 Michela Murgia

© 2011 and 2014 Giulio Einaudi editore s.p.a., Torino

Published by arrangement with S&P Literary

– Agenzia letteraria Sosia & Pistoia

COUVERTURE :

Photographie de Luca Spano

© ÉDITIONS ÉOLIENNES, 2026

POUR L'ÉDITION FRANÇAISE

DÉPÔT LÉGAL : SEPTEMBRE 2026 – ISBN : 978-2-37672-084-3

1. Michela Murgia, *Il mondo deve sapere – romanzo tragicomico di una telefonista precaria* [*Le monde doit savoir – roman tragicomique d'une opératrice téléphonique précaire*], Milano, 2006 puis Torino, Einaudi, 2017 – pas encore traduit en français.

2. Michela Murgia, *Accabadora*, Torino, Einaudi, 2009, publié en français sous le même titre, traduit de l'italien par Nathalie Bauer, Paris, Le Seuil, coll. « Cadre vert », 2011.

et de la vie de l'autrice s'y retrouvent : la recherche d'un autre rapport à la famille avec la constitution de familles « queer³ » c'est-à-dire s'émancipant des liens du sang – Michela Murgia avait elle-même été « fille d'âme » et avait plusieurs « fils d'âme » – ; un féminisme qui ne renie pas la croyance mais tente une relecture de la religion catholique ; l'omniprésence de la Sardaigne comme espace de vie et de création.

Outre ses essais manifestant son engagement féministe, catholique et antifasciste, les autres livres de Michela Murgia sont aussi, pour la plupart, des romans ou des recueils de nouvelles. Dans ce contexte, ce *Voyage en Sardaigne* pourrait au premier abord sembler incongru ou accessoire ; il n'en est rien. On peut au contraire le considérer comme l'autre face d'*Accabadora* et un manifeste profondément ancré dans un territoire – vécu et recréé littérairement – mais aussi une ligne de conduite éthique et politique.

« L'île aux histoires. »

« Sarde et même sardissime » ou « sarde jusqu'au bout des ongles » a écrit *Le Monde*, Michela Murgia a incarné avec d'autres, tels Milena Agus, Marcello Fois, Salvatore Niffoi, Giulio Angioni... le renouveau des lettres sardes, « île aux histoires » s'il en est. En proposant des parcours dans « l'île qui ne se voit pas », l'autrice a un double objectif. Tracer les fondements topographiques, ethnologiques de son œuvre – qui se déroule sur son territoire intime, l'explore, le fait parler, le réinvente...

3. « Le refus d'être défini-e par un dedans et un dehors, que j'appellerai aussi "pratique du seuil", porte aujourd'hui le nom de "queerness". » Michela Murgia, *God Save the Queer – catéchisme féministe*, Paris, Plon, traduit de l'italien par Raphaëlle Claudios, 2025, p. 13.

Elle souhaite également changer le regard qu'on porte à la Sardaigne, trop souvent folklorisée et méconnue du continent, mais aussi parfois de ses propres habitants qui, par habitude ou paresse, peuvent se complaire dans les caricatures ; il faut dire que l'histoire des territoires qui ont été conquis n'est pas enseignée. Même quand on en est issu, il faut faire l'effort de parcourir, écouter, lire, chercher, réfléchir... en tâchant de se déprendre des grilles de lectures familiales ou idéologiques, ce qui est parfois difficile, particulièrement quand le passé est douloureux. Michela Murgia a fait ce chemin pour les siens, et elle l'offre aussi à la sensibilité de toutes celles, tous ceux qui souhaitent s'intéresser à son île sans porter les œillères de la consommation touristique et de la domination. Son approche en 11 étapes est à la fois très incarnée et généreuse, elle cite plusieurs autrices et auteurs sardes, montrant ainsi que son propos résonne avec celui d'une communauté, dans « une conception relationnelle de la vie et de la littérature⁴ ». Il s'agit à la fois d'un voyage spatial et temporel. Les paysages portent des vestiges souvent sublimes – nuraghe, mines du Sulcis Iglesiente, puits sacrés, menhirs, stèle Boeli... – qui permettent de voir autre chose derrière la carte postale : des civilisations fascinantes, des cultes, des mystères, des révoltes.

Il n'est pas anodin que la traduction de ce livre soit aujourd'hui publiée par un éditeur corse, traduit par une éditrice et chercheuse corse, et préfacé par une autrice corse... Il y a tant de parallèles à faire entre nos deux îles, leur passé traumatique, convulsif, les blessures de l'histoire, le « fundamentu » sarde et « la terra di u cumunu »

4. Voir l'analyse de Paola Ghinelli, « Michela Murgia ou la maladie comme affirmation individuelle et opportunité sociale », *Revue des sciences sociales*, 73 | 2025, 110-117.

corse, la désindustrialisation, le rapport ambivalent au continent, la surexploitation touristique, la question de l'autonomie, le lien aux rites, la musique polyphonique traditionnelle, la société agropastorale, la méfiance ancestrale envers la mer (d'où arrivent les envahisseurs), la violence... Mais aussi la vivacité culturelle contemporaine et la nécessité absolue de protéger l'île, ce monde en petit dont nous avons la responsabilité le temps de notre existence.

La Corse et la Sardaigne sont deux îles jumelles, dit un chant sarde. Malgré cette proximité géologique, historique, géographique – 12 kilomètres seulement séparent Santa Teresa di Gallura de Bonifacio –, les liens entre Corse et Sardaigne ne relèvent pas de l'évidence. Le souvenir des revendications de l'Italie mussolinienne sur la Corse, l'invasion italienne de la Seconde Guerre mondiale n'ont pas arrangé les choses. Malgré ce contexte surgissent parfois des projets cherchant à abolir la distance : un tunnel ou, plus futuriste, un train Hyperloop⁵ qui relierait Bastia à Cagliari en trente minutes. Si aucun n'a abouti pour l'instant, il semble évident que Corse et Sardaigne auront à l'avenir beaucoup à partager, no-

5. Le projet de tunnel a été à nouveau évoqué par le maire de Bonifacio en 2025. Celui de train Hyperloop – c'est-à-dire un train propulsé à grande vitesse dans un tube par un champ magnétique – avait été formulé en 2017 pour le territoire corsosarde, mais n'a pas abouti. On doit le projet de recherche à Elon Musk qui l'avait présenté dès 2013 pour relier Los Angeles à San Francisco. À ce jour, aucun des projets de train Hyperloop n'a vu le jour, rejoignant la liste des échecs spectaculaires de l'Aérotrain dont parle Philippe Vasset dans son livre *Une vie en l'air* (Fayard, 2018). L'Aérotrain était une invention déposée par l'ingénieur français Jean Bertin en 1962 qui a suscité bien des enthousiasmes dont celui du président Pompidou mais n'a finalement pas été mise en service – laissant quelques souvenirs bétonnés dans le paysage hexagonal.

tamment pour sortir de l'écueil du « tout tourisme » et penser un futur qui saura innover en redécouvrant des savoirs anciens, respecter sa culture tout en s'ouvrant au monde dans une relation de réciprocité.

« Faites croire aux gens que le présent est une catastrophe par rapport à un passé glorieux et inventé. Une bonne dose de nostalgie est le meilleur somnifère contre le sens critique. »

Michela Murgia, *Devenir fasciste mode d'emploi*⁶

Je ne vais pas paraphraser ce *Voyage en Sardaigne* dont vous devez vous offrir le parcours initiatique comme on participe à un rituel ancien et libérateur, en se confiant à son déroulé que vous soyez insulaire ou continental ; j'évoque juste certains aspects. Tout d'abord le geste de responsabilité que constitue selon moi ce livre de Michela Murgia, à l'orée de son œuvre littéraire, responsabilité artistique et humaine.

Être issu d'un territoire, l'habiter, en particulier quand ce territoire a subi une domination, implique de faire l'effort de le connaître et de ne pas participer aux clichés qui épuisent sa substance, le transforment en produit de consommation. Avec tendresse et exigence, l'autrice le répète à plusieurs reprises, ce n'est pas chose aisée car l'histoire n'est pas transmise, il faut faire ses propres recherches, savoir hiérarchiser les informations. Et puis comme elle le précise « il faut bien dire que découvrir que son passé n'est qu'une longue succession de soumissions transforme l'acte même du souvenir en épreuve que l'on préfère éviter ». Il est facile, dans ce contexte, de se

6. Michela Murgia, *Struzioni per diventare fascisti*, Torino, Einaudi, 2018. Traduit de l'italien par Angela Calaprice : *Devenir fasciste, mode d'emploi*, Paris, Plon, 2024.

replier sur des épisodes mythifiés et des héros glorifiés, de se bercer d'une nostalgie lénifiante. Mais affronter la réalité de l'histoire et du présent est une action nécessaire, à la fois politiquement et face aux assauts de l'exploitation touristique. Celle-ci transforme la culture en bouillie folklorique, amenant les habitants à se caricaturer eux-mêmes – Michela Murgia parle d'« auto-représentation frelatée » –, finissant par ne plus savoir ce qui est de l'ordre de la tradition transmise et ce qui est de l'ordre de l'expression simplifiée, faite pour plaire aux visiteurs. On se retrouve dilué, typifié, prisonnier du désir de l'autre, nié, égaré. Comment alors faire communauté autour de valeurs partagées? C'est en cela que je parle de responsabilité. L'artiste a la responsabilité des fictions qu'il ou elle développe et des représentations que ces fictions véhiculent. L'autochtone a celle de connaître suffisamment bien sa culture pour savoir quel rôle il y joue: un rouage lucide qui transmet en réactivant, en réinventant? Ou le complice de ceux qui ne souhaitent traverser que des espaces domestiqués, à leur service? Car plus encore que le présent, c'est le futur qui se joue.

« Nello scriverlo ho pensato alle donne, a tutte quelle che conosco e in cui mi riconosco, ma anche agli uomini, sia quelli che ci vorrebbero belle e silenti, sia gli altri, quelli che vorrebbero amarci per come siamo e non per come tutti dicono che dovremmo essere. »

Michela Murgia,
*Ave Mary. E la chiesa inventò la donna*⁷

7. Michela Murgia, *Ave Mary. E la chiesa inventò la donna* [*Ave Mary. Et l'Église inventa la femme*], Torino, Einaudi, 2011. Pas encore traduit en français. Traduction de l'extrait cité: « En écrivant cela, j'ai pensé aux femmes, à toutes celles que je connais et en qui je me reconnais, mais aussi aux hommes, tant ceux qui voudraient nous voir belles et silencieuses que les autres, ceux qui voudraient nous aimer telles que nous sommes et non telles que tout le monde dit que nous devrions être. »

Le onzième et dernier chapitre de ce *Voyage*, qui commence par l'« altérité », est consacré à la féminité: « juges, mères, madones, sorcières et Prix Nobel », cette trajectoire – contenant une étape « foi » en son centre – étant des plus significantes. En effet, la vie et l'œuvre de Michela Murgia incarnent un féminisme engagé et combatif, soucieux de représenter des personnages féminins forts voire iconoclastes, allié à un antifascisme et un antiracisme sans compromis. Elle n'a cessé de montrer que d'autres chemins étaient possibles, hors du patriarcat destructeur. Ils s'incarnent à travers des figures féminines fortes, de la silhouette traversant une rude société agropastorale d'un pas assuré, à des femmes de pouvoir, jusqu'au prix Nobel de littérature sarde Grazia Deledda célébrée en 1926, unique romancière italienne lauréate de cette distinction.

C'est aussi ce dernier chapitre évoquant notamment les *janas* de la tradition sarde – de petites fées qui habitent les anfractuosités des rochers –, les *praticas* – « femmes expertes en mystères de toutes sortes » – et les *accabadoras*⁸ qui sont appelées au chevet des malades incurables pour les accompagner dans la mort, qui m'amène à penser que ce *Voyage* est bien l'autre face du roman qui suivra, l'*Accabadora*, montrant les sources réelles du rôle fondamental de psychopompe⁹ discret – à la fois pratique et mystique – du féminin, de l'émergence de la vie au passage dans la mort. Michela Murgia s'est

8. Du castillan « acabar » qui signifie « finir », en sarde, l'*accabadora* est « celle qui finit ». (La Sardaigne a été un temps, au xiv^e siècle sous domination aragonaise.)

9. Les divinités psychopompes (du grec ψυχοπομπός composé de ψυχή « l'âme » et de πομπός « celui qui conduit ») sont celles qui conduisent les âmes des morts dans l'autre monde.

par ailleurs attachée à décrire certains parcours notables dans son podcast *Morgana*¹⁰ « le repaire des femmes qui sortent des sentiers battus, des femmes à contre-courant, étranges, dangereuses, outrancières, garces, [...] difficiles à cerner... », de Margaret Atwood à Madonna, de Vivienne Westwood à Marina Abramović, en passant par David Bowie et Goliarda Sapienza.



11

Michela Murgia a disparu en 2023 à l'âge de 51 ans, emportée en quelques mois par un cancer. Elle a abordé la maladie avec autant d'énergie que le reste, refusant le

10. *Morgana*, de Michela Murgia et Chiara Tagliaferri, un podcast Storielibere.fm, 2018-2024, 85 épisodes – de nouveaux épisodes sont prévus en 2026. « Morgana è la casa delle donne fuori dagli schemi. Donne controcorrente, strane, pericolose, esagerate, stronze e a modo loro tutte diverse e difficili da collocare. Donne che vogliono piacersi e non compiacervi un po' fate e molto streghe, belle e terribili insieme. »

11. « Pintadera » sarde : un dessin géométrique imprimé sur de la pâte à pain ou du tissu au Néolithique et à l'Âge du bronze. Sa fonction est souvent considérée comme identitaire et décorative. Désignant aussi le sceau lui-même de la taille d'une amulette – pouvant être appliqué sur différents supports, y compris la peau –, la pintadera pourrait également avoir un aspect rituel ou curatif, comme certaines pratiques de scarifications ou de tatouages de la même époque (voir Ötzi) – hypothèse personnelle dérivant de l'article de Georges Marcy : « La vraie destination des *pintaderas* des îles Canaries » in *Journal de la Société des Africanistes*, 1940, tome 10. pp. 163-180. Il évoque le fait que les *pintaderas* aurait pu servir à reproduire les motifs sur le corps – certes, son terrain d'études est différent.

vocabulaire guerrier souvent utilisé en pareil cas pour préférer revisiter le temps et sa densité, remarquant que « la maladie vous fait habiter l'espace de la vie et de la mort en même temps ». Elle a profité de cet entredeux pour réaffirmer, encore et toujours, son attachement à son territoire et ses combats politiques et sociaux, narguant le gouvernement Meloni sans cheveux mais rouge cinabre aux lèvres. Aux personnes qui s'inquiétaient des représailles réactionnaires, elle répondait en souriant que son statut de mourante la protégeait. Son choix de considérer la maladie comme une opportunité me rappelle celui d'une autre autrice féministe, une autre épicienne flamboyante, Kathy Acker (1947-1997), emportée au même âge par la même maladie, et qui s'en est aussi servi d'outil de pensée et d'émancipation en écrivant le texte « The Gift of Disease » (1997) : « Où se trouve donc ma force ? Réponse : dans mon travail, dans mon écriture. Quels sont les outils de mon écriture ? L'imagination et la volonté. »

Laure LIMONGI a publié une dizaine de livres de littérature et deux essais, en particulier le diptyque consacré à la Corse *On ne peut pas tenir la mer entre ses mains* et *Ton cœur a la forme d'une île* (Grasset 2019 et 2021). Elle développe une pratique artistique en lien avec l'univers de ses livres. Chercheuse, elle s'intéresse notamment aux circulations entre la médecine et la littérature (à CYU, laboratoire « Héritages »). Après avoir été éditrice pendant une quinzaine d'années, elle est aujourd'hui professeure de création littéraire à l'École nationale supérieure d'arts de Paris-Cergy. Elle a été pensionnaire de la Villa Médicis – Académie de France à Rome en 2023-2024.

Avant-propos

En Sardaigne, il y a des trous qui servent de maisons aux fées, il y a des morts que l'on impute à des femmes vampires, il y a des fumées sacrées qui guérissent les mauvais rêves et des eaux secrètes où la lune se reflète pour révéler l'avenir et ses illusions. Il y a des statues d'antiques guerriers, plus grands qu'aucun Sarde ne l'a jamais été; d'obscurs cultes de saints que les papes ont oublié de canoniser, des portes de pierre qui ouvrent sur des mondes désormais disparus, et des mers de blé loin de la mer, constellées de menhirs contre lesquels les futures mariées frottent impudiquement leur ventre dans le secret de la nuit, sous l'œil protecteur de leurs mères et de leurs grands-mères.

Cette Sardaigne-là existe, ou c'est du moins ce que l'on raconte le soir au coin du feu – ce qui au fond, revient au même, car dans une terre où le silence est encore la langue la plus parlée, les mots sont plus réels que les lieux mêmes, car ils fabriquent des mondes. Ici, tout ce qui est raconté existe pour de bon, et tout ce qui est gardé sous silence existe aussi, car quelqu'un finira bien par le raconter un jour ou l'autre. Au-delà de l'île des cartes postales et des villages de vacances *all inclusive*, il est une île de récits qui se visite de cette façon : en parcourant des mots qui dessinent des lieux, leur donnent une forme plus consistante que les pierres usées, les transforment

en souvenir partagé, et nous aident ensuite à les oublier pour que jamais ils ne risquent d'y rester coincés et de s'y substituer. Si cela devait arriver, rien de ce que nous appelons Sardaigne ne serait plus pareil à ce que voient nos yeux, et il n'est pas si mal, dans le fond, que certaines illusions persistent.

Cette histoire est un voyage en compagnie de dix mots, dix déambulations à la recherche d'autant de lieux; dix plus un. Onze étapes, car les nombres ronds ne conviennent qu'aux choses qui peuvent se comprendre une fois pour toutes. Ce n'est pas le cas de la Sardaigne, où chaque espace apparemment conquis en dissimule un autre qui ne se laisse jamais saisir immédiatement et conserve la mystérieuse virginité des choses à peine effleurées.

Michela MURGIA

Voyage en Sardaigne

*À Alberto Masala
Et à tous ceux pour qui partir
était la seule façon sérieuse de rester*

Remerciements.

Emanuele Scalas, *pour m'avoir révélé le monde secret des menhirs.*

Valerio Giardinelli, Silvia Fontana, Giordana Bassani, Alessandro Giammei, Michele Puddu, Marco Schirra, Daniela Faranda, Francesco Iacobini et Giovanni Dettori *pour leurs conseils et leur patience.*

Giuseppe Pani, Antonio Pinna, Socrate Seu, Vito Biolchini et Michele Fioraso *pour les informations.*

Aldo Brigaglia *pour m'avoir fait connaître Amélie Posse.*

Francesco Deria *pour m'avoir conduit à Mandas, sur les traces de Lawrence.*